

366 FÉMININ

Caroline Gandolfo

Éditions ThoT
Roman

*De même que la valeur de la vie n'est pas en sa surface
mais dans ses profondeurs, les choses vues ne sont pas
dans leur écorce mais dans leur noyau, et les hommes
ne sont pas dans leur visage mais dans leur cœur.*

Khalil Gibran

15 octobre 2015

— Coucou, c'est moi.

Les mots résonnent dans la maison.

— Mon chéri, c'est moi. Je suis rentrée.

Rien.

Je dépose les clés de voiture dans le vide-poche, défais mon trench, pose ma sacoche, le sac à main et me déchausse machinalement.

— Ouh, ouh... c'est moi !

Pas d'écho à mes appels.

Je monte l'escalier d'acier et file vers notre chambre, espérant trouver Johann en mode relax, le casque audio sur les oreilles.

À peine la porte de la chambre franchie, c'est le vide de sa présence et le silence qui m'accueillent.

— Johann, t'es où ? Johann ?

19h32 au réveil de la chambre. Étrange. Johann joue dans la catégorie des personnes ayant la ponctualité dans les gènes, cette sorte d'horloge interne qui fait qu'un « ma chérie je serai de retour pour 19 heures » vaut une certitude, un engagement non discutable.

Je redescends, attrape le portable dans mon sac, compose rapidement son numéro. Je bascule directement sur sa messagerie.

— Mon chéri, c'est moi, c'est Alicia. Écoute, je suis à la maison. J'espère que tout va bien. Appelle-moi dès que tu as ce message.

L'absence de Johann crée en moi une sensation immédiate de solitude. J'ai l'impression de respirer un air froid qui m'emplit et me fait frissonner. Ce n'est pas la première fois que mon mari est absent ou retenu par son travail. Mais à cet instant précis, une sorte de vertige glacé me saisit, incontrôlable.

20 h 30. La nuit est tombée en ce mois d'octobre. Je me suis calfeutrée dans la maison, jouant des lumières douces du salon pour atténuer le vide et le silence. J'appelle notre fille Esther. Messagerie. J'envoie un SMS à Johann. Je n'arrive pas à me détendre.

La soirée avance, cette nuit est solitaire, tentaculaire. Pas faim. Je suis nouée. Je mets de la musique.

Il est 23 heures et aucun signe. Notre fille est certainement sortie avec son groupe de copines étudiantes. Mais Johann, pas de jogging ce soir, pas de réunion. Alors où es-tu ?

0 h 30. J'appelle le 17.

Deux ans plus tôt, juillet 2013

C'est sur la table de la cuisine que je découvre, en rentrant, l'enveloppe à mon nom.

Alicia, amore, pour ton anniversaire je te réserve « una bella sorpresa ». Prépare tes affaires pour quelques jours. Au programme : beau temps, dîners en amoureux, farniente. Sois prête ce soir pour 18 heures.

Avec autant d'indices, je devine que l'Italie sera la destination surprise. Je ne connais pas encore la ville. Mais l'idée de quitter la région parisienne pour la *dolce vita* romaine ou napolitaine ou n'importe laquelle m'enchanté. J'adore mon homme. Il a l'art de me surprendre, d'être à l'écoute et de capter ces petites pistes de réflexion que nous les femmes savons égrainer au fil des conversations, avec légèreté.

Johann savait que mon dernier rendez-vous de la semaine était ce vendredi à 15 heures. C'est le confort d'être agent immobilier indépendante et de gérer directement ses visites et rendez-vous. J'ai donc assez de temps pour me préparer, sans compter l'excitation du départ imminent qui me donne des ailes !

Dix ans que je connais celui qui est devenu mon mari. Dix ans que notre amour existe, que notre complicité grandit et que notre manque de l'un à l'autre peut être puissant. Dix ans que nous nous observons, respectons, motivons, adorons.

À l'heure dite, je suis fraîche, prête, parfumée et j'attends nonchalamment mon prince dans le moelleux canapé du salon, un sac de voyage à mes pieds. Le téléphone vibre : « Chérie, j'arrive dans cinq minutes, tu es prête ? » Oui, oui, oui, je suis prête. Hop, les chaussures compensées aux pieds, un petit regard d'autosatisfaction dans le miroir, et je sors sur le perron. Un double tour de clé dans la serrure et me voilà envahie par ce mélange trouble d'appréhension du premier rendez-vous et d'excitation d'un enfant... petits papillons et grelots dans le ventre.

Johann arrive, gare la voiture devant la grille d'entrée de notre maison. Après avoir éteint le moteur, la portière s'ouvre, il sort du véhicule, se tourne et me sourit. Je fonds. Comment résister à son sourire radieux que certaines diraient carnassier ? Comment résister à sa silhouette svelte et musclée que certaines trouveraient sèche ? Comment ne pas se laisser séduire par la ponctuation des gestes de ses longues mains ? Par son regard timide et clair ? Par son visage aux traits encore enfantins ? Comment résister ? Je n'ai pas su et je ne veux pas savoir. Son allure m'a attirée, sa gestuelle m'a fascinée, tout son être m'a immédiatement hypnotisée.

Ses lèvres sur les miennes me sortent de cette torpeur. Nous voilà qui filons vers l'aéroport. J'ignore encore la ville

d'arrivée. Peu m'importe, je savoure ces instants d'attente en compagnie de l'homme que j'aime.

Venise, *Venezia*, *Venice*, nous voilà ! Ça y est, le voile est levé sur notre voyage surprise. Ce sera Venise la mystérieuse. Je suis ravie car je n'ai que quelques souvenirs d'enfance d'un voyage familial dans la cité lacustre.

Aéroport Marco-Polo, 23 heures. La douce moiteur de la nuit nous enveloppe dès que nous sortons. Un taxi est rapidement disponible. Je serre la main chaude de Johann.

À compter de cet instant, ce furent trois jours magiques, trois jours en totale symbiose des âmes, des corps, de nos êtres. De notre premier Spritz Aperol, Campo Santa Margherita, aux balades fluviales sur le Grand Canal, en passant par le fameux pont du Rialto envahi de touristes, sans oublier la caresse du vent, avachis sur des transats en bois sur une plage du Lido, dans un décor digne d'une scène de *Mort à Venise*, ou encore lors d'une escapade en vaporetto jusqu'à la Giudecca... et là, seuls, sa peau qui me frôle, le soleil d'automne, sa main qui soulève ma robe, notre étreinte contre ce mur de briques, ne pas se faire surprendre, s'oublier dans un rôle de plaisir, être en fusion.

Notre complicité sexuelle a tout de suite été forte et fait partie de notre équilibre depuis le début de notre relation. Cet équilibre est vital pour nous. Trop classique ? Trop hétéro ? Monotone ? Je souris en pensant aux remarques de certains de nos copains parisiens. Nous n'avons jamais cherché à nous

justifier de quoi que ce soit pour répondre à ces petites piques. Johann et moi plaçons le couple en avant de nos priorités et de nos valeurs, avec une sexualité épanouie et surtout qui nous correspond. Lui comme moi la protégeons farouchement.

Le retour du lundi soir a marqué la fin de ce rêve. Au-delà de la magie du lieu et du moment, ma mémoire y associe des senteurs de vieilles pierres, de mousse, d'eau salée. Je garde gravée une sensation de liberté à marcher dans ces ruelles étroites sans fin, étourdissantes, à caresser des murs chargés de l'histoire de ces lieux hors du temps. J'ai aimé Venise. J'ai aimé sa majesté, ses lumières, son calme le soir venu.

Les deux petites heures d'avion au retour ont été mon sas de décompression. L'arrivée à l'aéroport Roissy-Charles-de-Gaulle a fini de nous ramener sur terre. Il pleut à Paris.

Demain, je reprends le boulot et Johann part le soir en congrès des avocats à Cannes. Dans la voiture, j'appelle Esther, ma fille. Pour notre jeune adulte de dix-sept ans, le week-end a été plutôt agréable aussi. Trois jours chez sa meilleure amie Chloé. Elle est R-A-V-I-E et attend avec impatience le prochain voyage de sa mère et son beau-père en amoureux.

Nuit d'incompréhension

— Gendarmerie nationale, j'écoute ?

— Bonsoir, je vous appelle parce que je m'inquiète de l'absence de mon mari. Il m'avait promis d'être à la maison pour 19 heures... et c'est quelqu'un de... précis.

— Où vous trouvez-vous actuellement ?

— Chez moi.

— Avez-vous pu appeler votre mari ou lui parler ?

— Non, non. Pas moyen de le joindre. Il est sur messagerie.

— Êtes-vous sûre qu'il n'a pas été retenu quelque part ?

— Vous savez, il est le premier à me prévenir quand...

— Je vois. Avez-vous remarqué quelque chose d'anormal en rentrant chez vous ?

— Non, rien de spécial. Mais en fait j'ai passé ma soirée à l'attendre alors...

— Écoutez, on ne va pas s'inquiéter inutilement. Votre mari est une personne majeure et responsable. Toutefois, je vous conseille de faire le tour de chez vous, de voir si vous ne seriez pas passée à côté de quelque chose, un mot de votre mari, ou autre chose dans ce goût. Et puis si en matinée il

n'est toujours pas rentré, alors vous nous rappelez ou vous passez à la gendarmerie la plus proche de chez vous.

— Euh... mais vous ne prenez pas mon signalement ?

— Chère madame, ce genre de cas nous arrive très fréquemment. Allez vous reposer et d'ici demain matin, les choses seront certainement rentrées dans l'ordre.

— D'accord. Je vous recontacte plus tard. Bonne nuit.

— Bonsoir, madame.

Bonne nuit, bonne nuit. Quelle idiote. Comment pourrais-je imaginer trouver le sommeil dans un tel état d'inquiétude ? Je me lève du canapé et décide de faire le tour de la maison, à la recherche d'éventuels « indices » laissés par Johann.

Vaine quête. Rien dans le garage, pas de mot dans l'entrée ou la cuisine. Je monte voir à l'étage, allume les lumières et ouvre avec élan la porte du dressing de notre chambre. Rien en apparence. Tout semble en ordre.

De retour dans la chambre, un papier attire mon attention. Un billet plié en quatre est resté sur la table de nuit de Johann. Je le saisis et le déplie avec un léger tremblement des mains. J'ai du mal à lire son écriture, griffonnée à la hâte. Rapidement, je réalise que Johann a écrit une sorte de code, mélangeant français et allemand : « maman », « J.Z. », « W.Z. », « *Selbstmord* », « journal intime ».

En cherchant sur mon smartphone une traduction, mon sang se glace. Le mot *Selbstmord* signifie « suicide » en français.

Johann, non, pas toi !

Je suis soudain saisie par une irrépressible angoisse mâtinée d'un sentiment d'abandon, voire de trahison. Je me sens brutalement au bord du gouffre. Mes jambes ne me soutiennent plus, ma cage thoracique est prise dans un étau... À genoux, fissurée intérieurement, il ne reste qu'un cri rauque et primitif qui sort de ma bouche.

NON

NON

NON

PAS TOI !

Pas toi, pas ça, non Johann, on s'était promis, juré. Tous les deux...